

Marcelle Tinayre et la critique parisienne

Les critiques parisiens n'auront pas tous le même enthousiasme.

« *L'Ombre de l'amour...* "une ombre de chef-d'œuvre" !... »³⁷

Avec *Hellé* en 1899, *La Maison du Péché* en 1902, puis *La Rebelle* en 1905 (parus d'abord en feuilletons, comme tous les romans d'alors), Marcelle Tinayre avait connu une ascension fulgurante : quatre ans après sa parution, *La Maison du Péché* en était à sa 40^e édition (chacune de 500 exemplaires), *Hellé* totalisera, en 1916, 110 000 exemplaires³⁸, et *La Rebelle* a déjà très bien marché.

Hommes de lettres et écrivains de renoms sont élogieux. C'est Emile Faguet qui, à propos de *La Rebelle*, « un des meilleurs que j'aie lu depuis bien longtemps », écrit dans *La Revue Latine* qu' : « Il est plein, vigoureux, ferme, sans remplissage, sans dissertation, sans thèse (...) Et puis il est tout entier de psychologie, de portraits et de peintures » (...) ³⁹. C'est René Doumic, de la *Revue des deux Mondes* qui déclare que « ces romans sont modernes, d'un modernisme aigu : les idées et les situations, tout y est marqué à l'empreinte d'aujourd'hui ; on y atteint à un rare degré d'intensité »⁴⁰. Les deux revues en question sont à elles seules des références.

La notoriété de Marcelle Tinayre a du reste franchi les frontières puisque nombre de ses romans sont traduits (en anglais, allemand, suédois...). James Joyce lui-même, qui a lu *La Maison du Péché*, loue « la sobriété de la narration » et « le charme merveilleux qu'elle laisse deviner derrière la profondeur et la complexité des personnages ». Et il ajoute : « L'histoire et traitée avec une telle maîtrise et une telle originalité qu'elle se classe bien au-dessus du roman de Paul Bourget »⁴¹

L'ombre de l'amour, sorti déjà en feuilleton l'année précédente, paraît en mars 1910 chez Calmann Lévy. *Le Figaro* (28 mars 1910), *Le Siècle* (3 avril 1910) et *L'Opinion* (19 mars 1910) lui consacrent de beaux articles, qui soulignent la magnifique place que le roman fait au Limousin - une belle surprise : « Ne nous a-t-elle pas appris à connaître, à aimer (...) ses rochers immuables sous le faix des siècles, ses cascades jaillissantes (...) Sans elle ne serions-nous pas resté le passant qui dédaigne ou ignore cette terre si misérable « vêtue de

landes brunes... », est-il écrit dans le premier ⁴². « Ce pays du Limousin, Mme Tinayre nous en rend l'âtre et farouche attrait avec une force singulière (...). Que de lumière, que de parfums sauvages, quelle forte et divine nature ressuscite pour nous le pinceau magistral de l'artiste », est-il écrit dans le second ⁴³.

Pourtant, malgré plusieurs rééditions, quelques traductions et un bon accueil à l'étranger, le roman termina assez vite en édition à bon marché. Il semble même que ce livre marque, avec les romans qui suivront, un certain revirement dans la carrière de son auteur et cela pour plusieurs raisons, dont certaines tiennent au roman et d'autres pas.

On se souvient de cette histoire de Légion d'honneur, et de la campagne de dénigrement misogyne qui en suivit. C'était en 1908. Or, depuis *La Rebelle* en 1905, aucune œuvre nouvelle n'était parue. Aussi le nouveau roman de Mme Tinayre était-il particulièrement attendu. Mais la place faite au Limousin, qui avait pu emporter l'enthousiasme des premiers critiques, servit d'exutoire à d'autres.

«J'ai lu de ce roman les parties essentielles (...) C'est un tissu de banalités sur la Corrèze. Broderies sur Tulle, si l'on veut, mais broderies sans grâce. La plus belle qualité de Mme Tinayre doit être l'entêtement, mais elle ne se soucie ni du goût, ni de la grâce (...) L'Ombre de l'amour, c'est bien limousin. Tout y est quelconque ; les personnages, la psychologie, le style et le sujet même du roman» (sic).

Qui donc signe ces lignes assassine, aussi flatteuses pour l'auteur que pour la dite région ? Une certaine Louise Lalanne, l'auteur d'une chronique de "Littérature féminine". Et qui se cache derrière ce pseudonyme ? Guillaume Appollinaire en personne ! Faut-il s'en étonner puis qu'il (elle) avait déclaré quelques mois plus tôt que :

« (Judith Gautier) et Marcelle Tinayre qui sont très savantes me font l'effet de s'efforcer à paraître des hommes. Je les trouve trop peu femmes. Il me semble qu'elles sont de l'Institut ou conservateurs de Musée. Et je voudrais bien que ces places-là soient réservées aux hommes pour l'éternité ». ⁴⁴

Un autre critique n'avait-il pas lui aussi écrit, avant même l'affaire de la Légion d'honneur : « Il y a chez la Limousine (car sous la critique, Marcelle est maintenant qualifiée comme telle) une assurance qui exas-

père (...) Ses romans flattent les perfides instincts des innombrables Emma Bovary en exprimant de nouveaux prétextes pour excuser l'inconduite des personnes enclines aux divertissements libertins » (!)⁴⁵

Pauvre Marcelle, femme et limousine, c'en était beaucoup trop ! Ce n'était sûrement pas le roman qu'il fallait sortir à ce moment-là ! Et même si certains reconnaissent dans ce roman, qui touche malgré tout parce qu'il traite d'une maladie alors trop présente, une « œuvre d'art admirable de proportions et de lumières », qui traite « avec une ferme et droite raison, un cas sentimental un peu particulier, un peu pénible (...) »⁴⁶, on lui reproche surtout son côté morbide. Toute vie y avorte : une ombre d'amour, une ombre de vie, une ombre de... l'ironie est facile⁴⁷.

Loin du scandale, les critiques étrangers, qui ne sont pas atteints de ce mal parisien qui est presque une allergie à la province, ont un autre regard. Dans *Le Bulletin* de L'Université du Texas, on présente Marcelle Tinayre comme la George Sand du Limousin, et dans *The Nation*, on souligne tout l'intérêt du roman, « cette lutte entre la science moderne et les forces humaines rétives et ignorantes »⁴⁸.

Marcelle Tinayre, du "féminisme en dentelles" aux romans d'amour

La notion de "genre", de "*gender*", très en vogue actuellement outre-Atlantique, y a notamment suscité de nombreuses études consacrées à la littérature féminine et féministe française au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, si bien que Marcelle Tinayre, Lucie Delarue-Mardrus, Gabrielle Réval, Gyp, Renée Vivien et bien d'autres femmes de lettres, romancières, poètes, journalistes, y sont bien plus connues qu'en France⁴⁹. Et elles étaient si nombreuses à écrire, en ce XIX^e siècle finissant que certaines mauvaises langues masculines n'hésitaient pas à se plaindre qu'on ne trouvait plus de femmes de ménage tant il y avait de femmes de lettres !⁵⁰

La plupart d'entre elles se retrouvaient d'ailleurs au sein de l'équipe de rédaction du journal féministe bien nommé, *La Fronde*, créé en 1899 par Marguerite Durand. On y réclamait à longueur de colonnes le droit à l'égalité avec les hommes : droits civils, droits politiques, droit à dis-